

## Un personnage inclassable

Eva Telkes-Klein, Bernadette Bensaude-Vincent

► **To cite this version:**

Eva Telkes-Klein, Bernadette Bensaude-Vincent. Un personnage inclassable: Préface. Les identités multiples d'Emile Meyerson, 59 dans Bibliothèque d'études juives, Editions Champion, 2016, Les identités multiples d'Emile Meyerson, 978-2\_7453-4502. <hal-01494444>

**HAL Id: hal-01494444**

**<https://hal-paris1.archives-ouvertes.fr/hal-01494444>**

Submitted on 27 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## PRÉFACE

### UN PERSONNAGE INCLASSABLE

Premier témoin au procès Eichmann<sup>1</sup> en 1961, l'historien du peuple juif, Salo Baron, évoque le rayonnement d'Émile Meyerson. Lublin peut s'enorgueillir, dit-il, d'avoir abrité les familles Meyerson et Horowicz, berceau d'une lignée de rabbins érudits depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, avant de donner naissance, au XIX<sup>e</sup> siècle à une famille de lettrés qui s'illustre par l'œuvre littéraire de Malwina Meyerson, auteur de romans à succès<sup>2</sup>, et par celle de ses enfants, Émile Meyerson, tenu pour « le père de l'épistémologie », et Franciszka Arnsztajn, poète de renom.

Qui est donc cet homme assez célèbre pour être mentionné parmi les grandes figures de la culture juive européenne, et, cependant, plutôt obscur aujourd'hui ? À peine son nom évoque-t-il de vagues souvenirs à quelques historiens ou philosophes des sciences, qui n'osent même plus lui reconnaître ce titre.

Cet homme, né à Lublin en février 1859, meurt à Paris en décembre 1933. *Le Temps* du 6 décembre 1933 se fait l'écho de ses obsèques dans sa chronique « Nouvelles de tout Paris » de la dernière page « La journée : dernières nouvelles », alors que la première page, dans ses « Dépêches de l'étranger » rapporte le rôle de Goebbels, ministre de la Propagande, dans le développement du tourisme étranger en Allemagne ainsi que la création d'un insigne d'honneur pour les cent mille premiers membres du parti national-socialiste.

Les obsèques de M. Émile Azriel Meyerson, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur honoraire de la "JCA" et auteur d'ouvrages philosophiques, ont été célébrées ce matin, à 11h30, au cimetière du Père-Lachaise. Le grand rabbin Julien Weill a récité les prières suprêmes de la religion israélite et prononcé l'oraison funèbre.

Le deuil était représenté par Mme Brauman, sœur du défunt ; ses enfants ; Mme Arnsztajn ; M. et Mme Ignace Meyerson.

Le ministre de l'Éducation nationale était représenté par M. Lœwé.

Parmi l'assistance on remarquait le baron Edmond de Rothschild, le grand rabbin Liber, le rabbin Mathieu Wolff. MM. Lévy-Bruhl, Manuel, secrétaire général du consistoire israélite ; M. et Mme Pierre de Quirielle ; MM. Henri Gouhier, professeur à la faculté de Lille ; Ombredanne, Maurice Leven, Bigard, secrétaire général de l'Alliance israélite ; Marc Brisac, Camille Bloch, etc.

L'inhumation a eu lieu dans la sépulture de famille.

Comment donc un philosophe des sciences peut-il réunir la bourgeoisie juive du « Tout Paris » ? C'est qu'en fait Meyerson se trouve à la croisée de plusieurs cercles, en relation avec des personnalités de mondes assez divers. Dans le domaine des lettres, il est en relation avec Guillaume Apollinaire, rencontré lors des soirées bohèmes autour du poète Jean Moréas. Sans doute est-ce Paul Souday, critique littéraire, chroniqueur régulier pour *Le Temps*, et habitué de ces soirées, qui introduit Meyerson auprès de Paul Valéry, le poète philosophe, en rapport tant avec des scientifiques que des philosophes. Des intellectuels universitaires figurent également parmi ses proches : il discute ses travaux de philosophie avec Henri Bergson, qui fait connaître son nom à l'Académie des sciences morales et politiques ; André Lalande l'associe à la rédaction du *Vocabulaire philosophique* ; Xavier Léon, l'homme de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, à l'origine de la Société française de philosophie, l'introduit à tous les événements philosophiques ; l'anthropologue Lucien Lévy-Bruhl lui rend régulièrement visite. Dans la génération suivante, Meyerson compte parmi ses disciples des scientifiques comme André Metz et Louis de Broglie ou des historiens philosophes comme Alexandre Koyré et Hélène Metzger, cette dernière avec une certaine réserve.

---

<sup>1</sup> Procès Eichmann, Jérusalem, 24 avril 1961.

<sup>2</sup> Plusieurs ouvrages polonais consacrés à la littérature du XIX<sup>e</sup> traitent de l'importance de son œuvre. Voir Eugenia Prokop-Jantec, *Polish-Jewish Literature in the Interwar Years*, Syracuse, New York, Syracuse University Press, 2003 (traduction anglaise).

Les politiques ne sont pas absents, à commencer par Bernard Lazare, premier défenseur du Capitaine Dreyfus, dès 1895. Meyerson fréquente les trois frères Reinach, « frères je-sais-tout », personnalités des mondes universitaire, politique et juif : Salomon, qu'il côtoie à la *Jewish Colonization Association*, premier lecteur de son ouvrage, l'encourage à publier, alors que Joseph et Théodore sont ses hôtes dans diverses circonstances. Lord Balfour, homme politique britannique, auteur de la déclaration en faveur de la création d'un foyer juif en Palestine, mais aussi d'ouvrages philosophiques, entretient une correspondance avec Meyerson sur des questions philosophiques ou des affaires d'Etat.

Dans ces multiples sphères, Meyerson est l'un de ces personnages inclassables, qui défient étiquettes et catégories. Ce Juif<sup>3</sup> polonais émigré à Paris, né « dans l'ancien royaume russe », éduqué en Allemagne, devient français au soir de sa vie. Chimiste de formation, il gagne néanmoins sa vie comme employé d'une organisation internationale philanthropique, la *Jewish Colonization Association*, qui œuvre à l'installation des Juifs en Palestine<sup>4</sup>. Il acquiert cependant une réputation internationale sur le tard lorsque, vers 50 ans, il fait une entrée sur la scène philosophique française. Son premier livre *Identité et réalité*, publié en 1908, fait événement. Il semble sortir de nulle part, car personne dans les milieux philosophiques n'avait jamais entendu parler de son auteur. C'est pourquoi Meyerson n'a d'autre choix que de publier à compte d'auteur chez Félix Alcan. Or ce livre révèle non pas l'essai d'un débutant, mais une œuvre. C'est un véritable système de philosophie des sciences, bien argumenté, solidement étayé sur une immense culture scientifique et historique. Meyerson est aussitôt remarqué, introduit dans les cénacles de la communauté philosophique, invité aux séances de la Société française de philosophie, dans les congrès ... Le penseur solitaire peut enfin éprouver les joies de l'échange intellectuel. Et il prend goût au dialogue avec les pairs, avec les jeunes esprits qui trament la vie philosophique. Dès lors, Meyerson s'engage plus avant dans la philosophie, et publie trois autres ouvrages, volumineux, ardu, qui font de lui un membre à part entière de la communauté philosophique française. Il pense l'épistémologie comme « son métier<sup>5</sup> », mais il n'embrasse pas la carrière universitaire des philosophes professionnels, et déplore parfois de n'avoir point le pouvoir intellectuel des professeurs qui font école.

Retracer la vie de ce personnage aux multiples facettes, c'est pénétrer dans un monde enfoui, balayé par l'histoire tumultueuse du XX<sup>e</sup> siècle. Meyerson nous fait entrer dans l'Europe riche et bigarrée d'avant la première guerre mondiale avec son cortège de pogroms dans les pays de l'Est, le rayonnement des universités d'Allemagne et sa chimie conquérante, l'affaire Dreyfus et les premières colonies juives en Palestine, les riches heures de la Société française de philosophie, les débats sur la physique relativiste avec Einstein et Bergson en première ligne. Toutes ces sphères s'emboîtent ou s'entrecroisent dans la vie quotidienne de Meyerson à Paris, lorsqu'il est reconnu comme un philosophe qui compte.

Aux philosophes familiers des ouvrages de Meyerson, il peut sembler étrange d'insister sur le milieu social et culturel dans lequel ses ouvrages furent produits. En effet, sa philosophie des sciences semble abstraite de tout contexte historique autre que l'évolution des théories scientifiques. On chercherait en vain dans ses publications quelques propos sur la politique, la religion ou l'éthique, même si sa correspondance laisse percer quelques opinions ou orientations. Alors que parmi ses contemporains, un Paul Langevin proclame « la valeur humaine de la science<sup>6</sup> » et milite pour la paix aux côtés d'Einstein au nom de la science, Meyerson maintient une cloison étanche entre la connaissance et

---

<sup>3</sup> Nous adoptons ici, selon l'usage communément admis, l'emploi de la majuscule pour le substantif Juif, même si ce n'était pas l'habitude de Meyerson.

<sup>4</sup> Selon la terminologie de l'époque, le terme de "colonisation" fait référence aux projets de formation agricole et d'insertion professionnelle proposés aux Juifs d'Europe orientale, victimes de l'antisémitisme et candidats à l'émigration vers la Palestine et l'Argentine. Ces deux pays offrent alors, plus que d'autres, des possibilités d'acquisition de terres. Par ailleurs la Palestine présente une dimension historique et correspond à l'attente messianique exprimée par prière du *seder* de pâque, "l'an prochain, à Jérusalem".

<sup>5</sup> Lettre à Harald Høffding du 5 septembre 1921, F. Brandt, Hans Høffding, Jean Adigard des Gautries, *Correspondance entre Harald Høffding et Meyerson*, Copenhagen, Einar Munksgaard, 1939, p. 19. Pour toutes les références à la correspondance de Meyerson, nous citerons simplement le nom du correspondant, en précisant, s'il s'agit, pour Meyerson, de courrier entrant ou sortant.

<sup>6</sup> Paul Langevin, « La valeur humaine de la science », préface de *L'Évolution humaine des origines à nos jours*. M. Lahy-Hollebecq dir. Paris, Quillet, T.1, xi-xv. Repris dans *Les Cahiers rationalistes*, 8 (1940), 35-50.

l'action. Il s'en explique dans une lettre à Harald Høffding, où il souligne qu'elles proviennent de deux sources bien distinctes, la Grèce et la Judée<sup>7</sup>. »

Et pourtant, il appartient aux biographes de réunir ce que Meyerson a séparé, de considérer à la fois la Grèce et la Judée, ou du moins d'alterner les chapitres sur la philosophie et l'action. Car la vie quotidienne de Meyerson mêle ce qu'il a voulu penser comme deux univers distincts. L'élaboration de son œuvre philosophique cohabite avec les activités liées à son judaïsme. À titre d'exemple, nous proposons de suivre son emploi du temps de l'année 1922, tel que ses archives et sa correspondance permettent de le reconstituer.

Meyerson est alors âgé de 63 ans. Il poursuit ses activités professionnelles à la *Jewish Colonization Association*. L'année débute mal car il apprend le décès de sa mère, survenu le 13 janvier à Lublin et il attrape une grippe qui le maintient au lit pendant quinze jours<sup>8</sup>. Malgré la tristesse du deuil qui l'accable, il n'abandonne pas ses « chères études » ni ses habitudes. Il est à l'affût des recensions de son dernier livre *De l'explication dans les sciences*, publié à la fin de l'année précédente. Le samedi, il discute avec ses amis philosophes des réactions à cet ouvrage. Mais il s'engage déjà sur un nouveau chantier : il se documente sur la théorie de la relativité et développe sa propre interprétation car Langevin l'a sollicité pour prendre part à un dialogue entre philosophes et physiciens à ce sujet. Le 6 avril, lors de la visite d'Einstein à Paris, il participe à une séance à la Société française de philosophie où le célèbre physicien dialogue avec Paul Painlevé, Henri Bergson, Léon Brunschvicg. Après cette rencontre historique, il reste en relation avec Langevin qui le soutient dans sa candidature sur un poste au Collège de France en vue d'une chaire d'histoire des sciences.<sup>9</sup> Il fait campagne en mobilisant ses amis et relations, notamment Jean Nageotte, professeur de neuropathologie dans ce prestigieux établissement. Il s'occupe de la traduction française de deux ouvrages de Harald Høffding chez Alcan. Il révisé le texte de sa conférence sur la relativité à la séance avec Einstein en vue d'une publication dans le *Bulletin* de la Société française de philosophie, mais il rédige en même temps un manuscrit de plus de deux cents pages, pour un nouveau livre sur la relativité. Il soumet ce manuscrit à son ami Paul Souday<sup>10</sup>. Fin mai-début juin, il lit deux volumes de Schopenhauer que lui a prêtés Lalande. Le mercredi 7 juin, il reçoit Souday à déjeuner pour parler de son prochain feuilleton. Mi-juin, il s'absente de Paris et voyage deux mois en Europe de l'Est. On ne connaît pas le détail de ce long voyage où il traverse l'Allemagne, se rend à Varsovie – où, le 23 juin, la Société des sciences de Varsovie l'invite à faire partie de la commission d'histoire des sciences et de philosophie<sup>11</sup>, il revient par la Tchécoslovaquie et l'Autriche<sup>12</sup>. Mais il semble avoir combiné des obligations professionnelles avec des vacances dans une ville d'eau autrichienne en compagnie de son père<sup>13</sup>. De retour à Paris le 15 août, il est « passablement occupé » à son bureau et s'attache néanmoins à corriger les épreuves d'un article soumis à Xavier Léon pour publication dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*<sup>14</sup>. Une semaine plus tard, Meyerson décline l'invitation à déjeuner dimanche à Pontault-Combault chez Xavier Léon, directeur de cette revue, car il souffre de troubles intestinaux « qui l'obligent à suivre un régime absurde et le gênent horriblement dans sa vie<sup>15</sup>. » En septembre, il « savoure » le livre récent de Brunschvicg sur *L'Expérience humaine et la causalité physique*<sup>16</sup>. Le 16 novembre — déception ! — il apprend par une lettre de Langevin que sa candidature au Collège de France a échoué<sup>17</sup>. Il intervient lui-même dans une autre sphère, celle de la communauté russe, pour tenter d'obtenir une bourse d'études pour son jeune protégé, Alexandre Koyré, à la recherche d'un emploi<sup>18</sup>.

---

<sup>7</sup> Lettre du 12 septembre 1923, F. Brandt, Hans Høffding, Jean Adigard des Gautries, *Correspondance entre Harald Høffding et Meyerson*, Copenhagen, Einar Munksgaard, 1939, p. 60. Voir chapitre 9.

<sup>8</sup> Lettre à Høffding le 21 janvier 1922, *ibid.*, p. 30.

<sup>9</sup> Voir lettre de Langevin, le 24 avril *Lettres françaises*, p. 304. Et la correspondance avec Nageotte, *ibid.*, p. 692-693.

<sup>10</sup> Voir lettres de Souday, 3 juin 1922, *ibid.*, p. 875-876.

<sup>11</sup> CZA, A408/23.

<sup>12</sup> Voir la correspondance avec Roustan, *ibid.*, p. 839-840.

<sup>13</sup> Voir lettre à Høffding de Varsovie le 29 juin 1922, *Correspondance entre Harald Høffding et Meyerson, op. cit.*, p. 45

<sup>14</sup> Lettre à Xavier Léon, 15 août 1922, *Lettres françaises*, p. 371.

<sup>15</sup> Lettre à Léon le 23 août, *ibid.*, p. 372.

<sup>16</sup> Lettre à Dominique Parodi 3 octobre 1922, *ibid.*, p. 726.

<sup>17</sup> Lettre de Langevin du 16 novembre 1922, *ibid.*, p. 305.

<sup>18</sup> Lettre de Koyré, 27 décembre 1922, *ibid.*, p. 227.

Cessons là l'inventaire, car une biographie n'a pas pour but de reconstituer au jour le jour, année après année, la trajectoire d'un individu. La chronologie importe certes et conditionne l'écriture biographique, mais une suite d'événements ne fait pas une histoire. Le récit d'une vie n'est pas une succession linéaire de faits et gestes. Puisque toute vie individuelle participe de la « grande histoire », ce récit engage plusieurs échelles de temps : la vie de Meyerson – quelques décennies - s'inscrit dans l'histoire du peuple juif, dans l'histoire tourmentée des nationalismes européens, dans la longue durée de l'histoire des sciences, des idées et de la philosophie. Ses faits et gestes, ses voyages et migrations, ses actions et décisions, dépendent des événements sociaux, politiques et guerriers des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Mais cette vie, inscrite dans l'histoire, écrit aussi l'histoire ; elle en offre même deux scripts : d'une part, Meyerson livre en quelques occasions ses propres vues sur la civilisation et le progrès et d'autre part, il marque l'histoire, par ses travaux il laisse une empreinte sur l'histoire. Bref, la biographie de Meyerson est un jeu d'écriture à plusieurs temps.

D'ailleurs, lui-même joue avec les échelles de temps : vers la fin de sa vie, il imagine un historien du sixième millénaire « de l'ère vulgaire » qui, retrouvant les traces de fichiers de bibliothèque, identifierait Bergson et Meyerson<sup>19</sup>. L'identification procède d'une analogie phonétique entre le nom Bergson, qui dérive de Berekson (fils de Berek) et celui de Meyerson, lui-même fils de Berek (Bernard Meyerson). Ce manuscrit de onze pages livrant une fiction futuriste témoigne sans doute d'une certaine *hubris*. Mais c'est l'un des rares textes où Meyerson noue ses deux identités de Juif polonais et de philosophe.

L'existence de traces écrites conditionne l'écriture d'un récit de vie. En l'occurrence, pour Meyerson nous disposons non seulement de ses œuvres publiées, mais également d'un fonds considérable d'archives comprenant de la correspondance, des manuscrits et des inédits, avec quelques feuillets d'autobiographie<sup>20</sup>. Meyerson a tendance à scinder sa trajectoire en deux temps successifs. Dans une esquisse d'autobiographie il déclare : « Ainsi ce que j'appellerai ma formation spirituelle a commencé et s'est continué à Paris », suggérant par là qu'à une première vie de Juif migrant qui s'essaie à plusieurs métiers, aurait succédé une deuxième vie sédentaire de philosophe, érudit et solitaire, plongé dans ses livres. Or ce raccourci est trompeur. Il ne s'agit pas vraiment de deux vies successives. Même s'il dispose de peu de temps pour « ses chères études », Meyerson ne vit pas écartelé entre deux mondes : il croise les réseaux et passe d'une sphère à l'autre sans heurts, ni dissimulation : des cercles littéraires parisiens aux séances de la Société française de philosophie, et aux réunions de la conférence des sociétés palestiniophiles. À l'exemple de quelques Juifs immigrés de sa génération, Meyerson s'insère dans la société intellectuelle parisienne, tout en restant à l'écoute des événements d'ailleurs, sensible au moindre bruit de bottes.

On ne trouvera donc pas dans ces pages une analyse de la philosophie de Meyerson. L'exposé de son œuvre y est toujours subordonné à l'objectif premier de cette biographie : tenter de comprendre et démêler les interactions entre les milieux très divers qui interfèrent dans la vie au demeurant paisible, sans drame apparent, de ce personnage. En parcourant son enfance, ses pérégrinations et son installation en France, en racontant ses ambitions, ses travaux, ses rencontres et amitiés, cette biographie contribue à cette « histoire croisée<sup>21</sup> » qui met à jour des relations socioculturelles par delà les frontières nationales. Ce personnage aux identités multiples, qui croise une multitude d'acteurs évoluant dans de milieux différents, fait surgir une Europe polyglotte, à la fois intellectuelle et industrielle, qui survit au déchirement de la première guerre mondiale.

Un deuxième enjeu de cette biographie est de voir si, parmi les multiples registres où se déploie la vie de Meyerson, il s'en trouve un qui subordonnerait tous les autres. Ses « chères études » de philosophie

---

<sup>19</sup> Émile Meyerson, « Bergson et Meyerson, un conte au sixième millénaire de l'ère vulgaire (circa 1932) », *Mélanges. Petites pièces inédites*, éditées par Eva Telkes-Klein et Bernadette Bensaude-Vincent, Paris, Éditions Honoré Champion, 2011, p. 27-34.

<sup>20</sup> Central Zionist Archives, Jérusalem, fonds A 408, dorénavant citées CZA, A408.

<sup>21</sup> Michel Werner et Bénédicte Zimmerman (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, 2004.

éclipseraient-elles les autres entreprises ? Sur quel mode Meyerson affirme-t-il son identité juive dans une période où, précisément, émerge la question juive ? Est-il de ces Juifs « indifférents » dont le seul souci est « de ne pas paraître juif », bien assis dans la bourgeoisie parisienne, peu soucieux de leurs origines et qui rejettent les nouveaux venus, victimes des pogroms de Russie et Roumanie ? Comment réagit-il à l'affaire Dreyfus, à la montée de l'antisémitisme et du nazisme vers la fin de sa vie ? Quelle est sa position sur l'installation des Juifs en Palestine ?

Enfin un troisième objectif de cet ouvrage est de comprendre le sort de la philosophie de Meyerson. En éclairant la genèse de son œuvre, en détaillant l'accueil qui lui fut réservé, cette biographie permet de mieux évaluer son importance dans l'histoire de la philosophie. Il s'agit d'abord d'interpréter comment un philosophe autodidacte, périphérique, aux marges du système universitaire français, se retrouve au centre des débats philosophiques dans les années 1908-1930. Par quels mécanismes sa pensée attire-t-elle l'attention des philosophes officiels ? Comment est-il considéré par eux, accepté, suivi ? Mais cette première difficulté en soulève aussitôt une autre : comment expliquer l'éclipse de cette figure importante de la tradition française de philosophie des sciences au XX<sup>e</sup> siècle ? Pourquoi est-il balayé, oublié, presque effacé de l'histoire et de l'enseignement pendant près de cinquante ans ?

